

HISTOIRE

# Mémoires entachées



La vengeance envers les "collaboratrices", septembre 1944.  
(Photo: Photothèque de la Ville de Luxembourg)

**Contrairement aux querelles autour de la "Gëlle Fra 2", l'exposition sur le Luxembourg et la 2e Guerre mondiale actuellement à voir au Musée d'Histoire de la Ville ne suscite guère de controverses. Quelle est la raison de ce silence? Le woxx a rencontré une des co-responsables de l'exposition "... et wor alles net esou einfach".**

*L'exposition est ouverte jusqu'au 3 novembre. Une publication intéressante réunissant une trentaine de contributions d'expert-e-s accompagne l'exposition. Elle est en vente au Musée d'Histoire de la Ville.*

(rw) - Avec son exposition "... et wor alles net esou einfach" sur la 2e Guerre mondiale, le Musée d'Histoire de la Ville poursuit un concept muséologique qui mise sur le choc des idées plutôt que sur une approche didactique. Photos et textes dont la juxtaposition crée le contraste voire la collision, sont censés interpeller les spectateurs et spectatrices et les mener à une réflexion sur l'histoire et sa perception. Le public luxembourgeois, peu gâté en éducation d'histoire et ignorant souvent son propre passé, est-il à même de faire cet exercice? Le rôle d'un musée n'est-il pas d'abord de fournir des connaissances de base? Que valent des expositions difficilement accessibles sans la participation à une visite guidée? Des questions qui sont accentuées du fait que l'exposition sur un sujet prêtant tout de même à la controverse n'a déclenché jusqu'ici que très peu de débats. Marie-Paule Jungblut, une des co-responsables du concept de l'exposition, s'est livrée aux interrogations critiques du woxx.

**Au lieu de procéder chronologiquement, votre concept consiste à poser dix questions qui constituent autant de sujets de l'exposition. Que peuvent tirer d'une telle approche des jeunes qui ont peu de connaissances de base, ou par-**

**fois même ne peuvent pas comprendre le vocabulaire?**

**Marie-Paule Jungblut:** Lorsque les jeunes viennent avec leur classe, ils participent bien à des visites guidées conçues spécifiquement pour eux et adaptées à leur niveau de connaissances. Dans nos expositions, nous offrons tout un éventail d'informations, et chacun choisit ce qu'il veut, ou ce qu'il peut en tirer. En plus, dans la première salle, il y a une frise chronologique qui retrace les grands événements.

**N'aurait-on pas pu donner au moins certaines explications de base dans cette première salle?**

Notre approche muséologique consiste à expliquer les choses à l'endroit où c'est utile. Lorsqu'on parle du VDB, de la Volkswohlfahrt, de Hinzert ou de Fünfbrunnen, on explique le terme.

**Le musée ne remplace pas l'école**

**En juxtaposant et en faisant ainsi contraster des informations contradictoires, vous attendez des gens qu'il fassent l'effort d'en tirer une réflexion autonome. La question reste posée si le public luxembourgeois dispose d'assez de savoir pour cette démarche.**

En voyant l'image d'une veuve, puis un texte très

court sur la valeur de la femme dans le système de pensée national-socialiste - celle d'une machine à produire des soldats -, en voyant des préservatifs qui sont réservés à l'utilisation par les hommes de la Wehrmacht - une sexualité autodéterminée était donc impossible - et en voyant à côté une photo de femmes tondues après la guerre, le spectateur est défié à tirer des parallèles entre la position du national-socialisme par rapport aux femmes et l'approche des hommes par rapport aux femmes tondues. Cela crée une tension qui incite à la mise en question.

**Mais pour se rendre vraiment compte de ces questions, croyez-vous qu'il suffit de voir une photo?**

Ne rendez pas le public luxembourgeois plus stupide qu'il ne l'est.

**Vous savez bien combien de leçons sont consacrées à la 2e Guerre mondiale à l'école. C'est précisément la question de la mission pédagogique de votre musée. Ne serait-ce pas d'abord à lui de fournir cette connaissance?**

Non. Le musée peut être un élément d'une offre d'éducation, mais il ne saurait compenser un enseignement d'histoire insuffisant à l'école. Les études montrent qu'on ne peut avoir une expérience culturelle dans un musée que si l'on dispose de certaines connaissances de base.

Notre musée se comprend comme un endroit où il est possible de discuter des sujets controversés. C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles nous n'avons pas choisi l'approche chronologique. En se consacrant à des dates et événements-clé, on risque de passer à côté de sujets comme par exemple la persécution des juifs, ou encore le recrutement de main d'oeuvre française pour maintenir l'économie luxembourgeoise, sujets que nous pouvons traiter grâce à notre approche thématique.

Bien sûr, nombre de sujets méritent d'être approfondis: la collaboration économique, les "Zwangsarbeiterinnen" qui venaient travailler dans notre sidérurgie, l'épuration face aux principes d'un état de droit, où l'on pourrait mener les recherches de Paul Cerf encore plus loin. Ce sont des questions qui soulèvent des débats à l'étranger. Mais ici, elles sont passées sous silence.

**Dans une lettre parue au tageblatt, l'Amicale Ungeheuer reproche au Musée de mettre trop l'accent sur la collaboration au dépens de la résistance luxembourgeoise durant la 2e Guerre mondiale.**

Le but de l'exposition "... et wor alles net esou einfach" était de montrer combien de

zones d'ombre il y avait entre une participation active à la collaboration (comme le fait de devenir membre du NSDAP), et l'adhésion au VDB pour ne pas perdre son emploi voire pour masquer des activités de résistance.

Par le biais de certaines photos par exemple, nous voulons montrer les faits tels qu'ils étaient, sans même y coller le terme de collaboration. L'amicale Ungeheuer nous a signalé à propos d'une photo exposée qui montre des hommes en uniforme prenant part à un cortège, qu'il était connu que ces hommes avaient été "importés" de Trèves et de Coblenze. Nous n'avons pas de témoignages qui le confirment.

**Une historiographie orientée sur le consensus**

**Etait-ce la seule réaction jusqu'ici?**

Je m'étais attendue à des réactions plus fortes et j'avais espéré que certaines questions seraient enfin débattues. L'historiographie luxembourgeoise est très orientée vers le consensus. Si on cherche une personne pour écrire sur la résistance, les volontaires ne manquent pas. Mais lorsqu'on propose des sujets plus transversaux, comme le rôle de l'église pendant la Guerre, c'est beaucoup plus difficile. Face au risque d'écrire quelque chose de trop ou de faux, on préfère ne rien écrire du tout.

Lorsqu'on consulte des classiques sur la 2e Guerre mondiale, comme les livres de Paul Dostert, on retrouve pourtant des déclarations qui montrent que les faits ne correspondent pas toujours à la manière dont l'histoire a été présentée après la guerre. Paul Dostert renvoie par exemple sur la responsabilité de la "Verwaltungskommission" lors du recensement des juifs à Luxembourg. La même chose vaut pour le sujet de la Wehrmacht: Paul Dostert constate qu'à Luxembourg, il y a eu proportionnellement plus de volontaires pour la Wehrmacht que dans d'autres pays.

Il y a donc beaucoup de sujets délicats qui ont déjà été évoqués, mais on ne les a pas toujours approfondis. Si on le faisait, on n'arriverait pas non plus à la conclusion que tout le pays aurait collaboré - ce serait absolument faux. Mais il y a par rapport à cette guerre des mémoires entachées et je crois qu'il serait important de poser la question pourquoi on en parlait si peu après la guerre. Les mérites de la résistance n'en ressortiraient d'ailleurs que davantage.

Un autre aspect: bien que la situation ait été grave à Luxembourg, il faut rappeler qu'il y avait des endroits où elle l'était encore plus, si l'on pense à la Pologne par exemple. C'était justement parce que les nationaux-socialistes considéraient les Luxembourgeois comme des aryens qu'ils les traitaient comme tels.

**Puisque cela ne semble pas se faire tout seul, est-ce que vous prévoyez d'inciter vous-mêmes la discussion par le biais d'un programme d'accompagnement?**

A partir de l'automne, on projette des conversations entre des profs d'histoire et les élèves de classe d'une part et des témoins de la guerre d'autre part. Par ailleurs, nous voulons organiser une série de conférences.

**La recherche: une question d'argent?**

**La recherche historique, notamment sur la 2e Guerre mondiale n'a-t-elle pas besoin d'être institutionnalisée par le biais de fonds et de structures professionnelles?**

Il existe d'ores et déjà un certain nombre d'instituts, comme le Conseil national de la Résistance par exemple.

C'est moins une question d'argent qu'une question de courage et d'intérêt, par exemple de la part d'étudiants lorsqu'ils choisissent leurs sujets de thèse. Beaucoup de Luxembourgeois qui étudient l'histoire ont plutôt la vocation de devenir enseignant que de s'orienter vers la recherche. Les conditions matérielles dans lesquelles la recherche doit se faire jouent certainement un rôle. Allez donc voir à Paris ou à Trèves dans quelles conditions les étudiants y font leur doctorat. Et comparez cela aux salaires qu'on paie dans l'enseignement luxembourgeois. Et la seconde question qui se pose: est-ce qu'à Luxembourg on a assez d'accès aux archives pour pouvoir travailler sur ces sujets?

**Mais qu'en est-il de la mission de l'Etat d'assurer les structures de base qui rendent la recherche possible? Le Musée de la Ville se retrouve dans le rôle d'inciter à la recherche au lieu de pouvoir traiter ce qui a déjà été recherché.**

Nous demandons à certaines personnes de nous fournir des articles sur des sujets précis que nous publions dans nos livres que nous appelons "livres de lecture". Ils résument l'état d'une discussion, mais ce n'est pas de la recherche fondamentale. Nous ne pourrions pas le financer. Mais si un réel intérêt pour la recherche existait, il y aurait plus de soutien.